

COMME DES FRÈRES

CLAUDINE DESMARTEAU

COMME DES FRÈRES

Roman



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© L'Iconoclaste, Paris, 2020
Tous droits réservés pour tous pays.
© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-277-6

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

à Michel et Annie

La tristesse a une couleur – pour moi gris serpillière. La couleur du ciel après la pluie.

La peur a une odeur. Les chiens la reniflent, on m'a appris ça quand j'étais même. Il faut éviter de transpirer la trouille quand on croise un chien. À l'école et au collège c'est pareil. On est comme des chiens. La peur on la renifle. Elle rend agressif. Elle excite la meute.

Tu sues des mains

Tu pues des mains

Tu sues du cul

Tu pues du cul

Le dégoût de soi, il n'a ni goût ni odeur. Il serre la gorge. Il dessèche les mains et la bouche.

En Bretagne. J'avais six ou sept ans, j'étais allé pêcher la crevette avec mon grand-père. Il donnait des coups de filet énergiques, soulevant des gros paquets d'algues. De temps à autre, il poussait un cri de joie en chopant deux ou trois crevettes frétilantes dans son filet. Je m'étais éloigné de lui, et lui de moi. J'avais péché quelques grosses crevettes, je ne voyais pas le temps passer. Quand j'ai levé la tête, je me suis aperçu que j'étais cerné par la mer. Je me rappelle du ciel, très bleu. De la lumière. Très dure en ce milieu

d'après-midi. Le vent s'était levé et la mer, plus agitée, avait changé de couleur. Un bleu presque noir. Je cherchais des yeux la casquette blanche de mon grand-père. Personne à l'horizon, à part les mouettes qui gueulaient plus fort que moi – ma petite voix ne portait pas bien loin, quand j'appelais mon grand-père en chialant à moitié. Dingue comment elle monte vite, la mer, par gros coefficient. 104, ce jour-là. Mon grand-père avait paniqué. Il était venu me chercher en trébuchant sur ses vieilles guiboles dans les rochers et il s'était vautré en glissant sur les algues brunes, plates, larges et luisantes. Il m'avait pris sur ses épaules. Je m'agrippais à son cou

en l'étranglant presque. Au retour il avait de l'eau jusqu'à la taille et on sentait la force du courant. Je me rappelle ce qui m'avait le plus terrifié : ne plus reconnaître ce paysage familier.

Le dégoût de soi, il encercle en douce et en silence, à toute allure, comme la marée montante par gros coefficient.

Je partirais bien en vacances de moi. Sans laisser d'adresse. Pas envie de croiser ma sale gueule dans le miroir fixé sur la porte de ma chambre, mais impossible de sortir par la fenêtre. À moins de faire un saut dans le vide. C'est en oiseau, que je veux me réincarner. J'hésite entre le merle et la chouette. La chouette, plutôt. Il y avait une chouette chez mes grands-parents. Une dame blanche. Elle nichait dans le toit d'un cabanon, au fond du jardin. Elle sortait le soir, on la voyait voler en silence, planer au-dessus du champ des voisins. Avec sa grosse tête et ses yeux laser. J'adorais ça,

regarder voler la chouette dans la fraîcheur du soir. Je vais croiser mon reflet dans le miroir et je ne me reconnaîtrai pas. Ma peau aura la couleur de la cire. Mes yeux seront en verre ou en plastique, comme ceux des figurines que je collectionnais quand j'étais petit. J'aimais bien être petit. Tout ce qui comptait, c'était d'avoir la nouvelle figurine. J'ai toujours aimé collectionner. J'en avais jamais assez. Je faisais des fixettes qui duraient plusieurs mois. Il y a eu les Pokémon. Après c'étaient les Gormiti. Puis les Bakugan. Et les Transformers. Les animaux en plastique, ceux de la marque Schleich – hyper réalistes, les plus beaux. Tyrannosaure, brachiosaure,

ankylosaure, stégosaure, véloci-raptor, tricératops, kentrosaure, spinosaure... Il me les fallait tous. Hippopotame, rhinocéros, tigre, ours brun, gorille, panda. Les animaux marins, aussi. Baleine, cachalot, orque, poulpe... Rangés dans des caisses en plastique à l'abri de la poussière, sous mon lit. Ils sommeillent, ils comatent. Pas tout à fait morts mais presque. Comme moi ce matin. Quand je voulais une nouvelle figurine ou un nouvel animal Schleich, je harcelais mes parents jusqu'à ce qu'ils finissent par craquer. Ma mère, ou mon père, ou les deux. Et ils s'engueulaient. Je me faisais traiter de gâté-pourri mais j'en avais rien à foutre. Je l'avais eu, mon tricératops. Et deux jours

après, je voulais le spinosaure. Plus que tout au monde, je le voulais. Je les rangeais sur une étagère et c'était magnifique de les voir tous alignés, par familles. Quand mes potes venaient à la maison, on jouait avec et souvent ils avaient envie d'embarquer le plus gros, le plus rare. Je refusais, évidemment, et on s'embrouillait. Un jour Kevin a volé mon poulpe. Quand je m'en suis aperçu, j'ai piqué une crise. Ma mère a appelé la sienne, qui a trouvé le poulpe dans le sac à dos de Kevin. Elle me l'a rapporté et Kevin a été puni. Il m'a fait la gueule pendant une semaine. Je n'ai plus joué avec le poulpe, après.

À l'école je n'étais ni très bon ni

très mauvais, j'avais plein de potes, on faisait des concours de crachat et de longueur de quéquette. Les filles cherchaient à nous embrouiller. J'avais peur d'elles – d'une, surtout. Laura. Elle me touchait, me bousculait, me poursuivait dans la cour de récré. « Elle te veut », disaient mes potes. Moi je voulais un kentrosaure Schleich mais il était en rupture de stock et j'avais les boules. Ma vie ressemblait au paradis.

J'aimerais faire une petite marche arrière. Remonter le cours du temps. Effacer la journée maudite. Remonter à l'époque des dinosaures Schleich. Ou pas si loin. Quelques années. Six ans et quatre mois, pour être précis.